

H. Jelinek : Anthologie de la poésie tchèque

F.-L. ČELAKOVSKÝ

(1799-1852)

Čelakovský, François-Ladislav (pron. Tchélakovsky), fut d'abord précepteur dans plusieurs familles nobles de Bohême, rédacteur de plusieurs journaux, professeur de langues slaves à l'Université de Breslau (1841), puis à l'Université de Prague (1849). Avec Jan Kollár, Čelakovský est le fondateur de la poésie tchèque moderne. Partisan des théories de Herder sur la poésie populaire, il se consacra dès sa jeunesse à l'étude de la poésie populaire slave et publia, de 1822 à 1827, trois volumes de *Chants populaires slaves* suivis d'un recueil de *Chants lithuaniens* et d'un beau recueil de 15.000 proverbes et dictons populaires : *La Philosophie du peuple slave en proverbes*, disposés d'après la méthode comparative (1852), rééd. en 1893 et en 1910. Dans les chants populaires, Čelakovský trouva une source limpide d'inspiration poétique : *l'Echo des Chants russes* (1829) et *l'Echo des Chants tchèques* (1859) sont des chefs-d'œuvre et donnent, avec un art très sûr, l'essence même de la psychologie des deux peuples. Parmi les autres œuvres de Čelakovský, citons encore : *La Rose aux cent feuilles* (1840), recueil de poésies et un grand nombre d'épigrammes, genre où il excellait, ainsi qu'une volumineuse correspondance, très importante pour la connaissance de son époque, publiée par les soins de l'Académie tchèque, par Fr. Bílý.

TOMAN ET LA FÉE

La veille de la Saint-Jean,
sa sœur dit à Toman :
« Où veux-tu aller cher frère
à cette heure, si tard dans la soirée,
sur ton cheval bien sellé,
si joliment attifé ? »

1. Hora, Paris, 1930

F.-L. ČELAKOVSKÝ

7

« Il faut que j'aille à Podhájí
chez le forestier, voir ma mie,
une inquiétude soudaine m'a saisi.
Attends-moi, à l'aube je reviens.
Passe-moi, petite sœur, passe-moi
une chemise toute neuve en toile fine,
et ma veste couleur de rose. »

Une étincelle jaillit sous le pas du cheval.
La sœur appelle encore son frère :
« Ecoute mon conseil, mon petit Toman,
ne traverse pas le bois de chênes.
Fais plutôt le détour du côté de Svatá Hora
que je n'aie pas à te pleurer,
fais le détour par les champs
pour que mon cœur n'ait pas de chagrin. »

Toman n'a pas passé par le bois de chênes,
il a pris le bon chemin.
A Podhájí, chez le forestier,
à la maison nouvelle, partout des bougies ;
la chambre est pleine d'invités,
la chambre est pleine de causeries.

Toman, en proie à la tristesse,
de son cheval regarde les fenêtres :
la jeune fille, toute amoureuse
sourit à son fiancé ;
le père négocie le mariage,
la mère s'occupe du ménage.
Ils buvaient, mangeaient, se régalaient,
à merveille ils s'entendaient,
et personne ne prenait garde
que, dehors, un cheval hennit,
qu'un jeune homme soupira.

Seule, la jeune promise
tout d'un coup devint toute rouge :
sa conscience enfin s'éveille,
elle parle tout bas à sa sœur cadette.
La sœurette se lève de table
et rapidement, sort devant la porte :

« Ton amie, mon pauvre Toman,
te dit adieu à jamais,
elle sera la femme d'un autre.
On t'a assez vu chez nous,
à présent, nous avons d'autres invités,
cherche ton bonheur ailleurs. »

Toman tourna son cheval,
s'élança dans les vastes champs,
serra les dents, fronça les sourcils ;
Tout s'assombrit autour de lui.
Ce fut minuit, la lune se coucha.
C'est à peine si le cavalier put trouver la route.
Tantôt galopant et tantôt d'un pas traînant
il approchait du bois de chênes.
« Toutes les belles petites étoiles
ont lui à travers les ténèbres,
pourquoi vous, mes jeunes années,
êtes-vous ensevelies sous les ténèbres ? »

Il galope, il galope à travers le bois de chênes,
les feuilles bruissent au-dessus de sa tête,
une froide bise souffle du fond de la nuit,
le hibou hulule dans la vallée ;
Le cheval fait briller son œil,
le cheval dresse ses oreilles.

Tiens ! Soudain, à travers la broussaille,
un cerf s'élançe de la clairière,

sur le cerf, jupe retroussée,
galope une fée des forêts ;
sa robe est à demi-verte,
à demi-noire de sa chevelure
et sur son petit chapeau
brille un ruban fait de lucioles.

Trois fois, vite comme une flèche
elle a fait le tour du cheval,
puis, à côté de Toman,
elle se met à son pas d'une course onduleuse :
« Beau garçon, ne pleure pas tant,
jette ta peine dans le vent.
L'une a pu te trahir,
une autre vaudra cent fois mieux.
Beau garçon, ne pleure pas tant,
jette ta peine dans le vent. »

Ainsi doucement chantait,
aux yeux le regardait,
la fée des forêts, montée à cerf.
Toman sent un changement dans son cœur.

Ils galopent, ils galopent ensemble
sur la tendre mousse dans la vallée,
Toman et la fée, côte à côte,
elle égale son pas d'une course onduleuse.
« Beau garçon, penche-toi, penche-toi,
en avant, en avant cours avec moi.
Si tu trouves mes joues roses,
je puis t'offrir mille plaisirs,
Penche-toi, beau garçon, penche-toi,
en avant, toujours, cours avec moi. »

Comme la fée ainsi chantait,
elle pressait la main de Toman.

Un flot de volupté traversa
tout le corps de Toman.

Ils galopent, ils galopent toujours,
le long de la rivière, le long des rochers,
la fée, côte à côte avec Toman,
égale son pas d'une course onduleuse :
« Beau garçon, tu m'appartiens !
Viens chez moi, ô viens, ô viens !
Dans ma maison qui est sous terre
jamais tu ne voudras revoir la lumière.
Beau garçon, tu m'appartiens.
Viens chez moi, ô viens, ô viens ! »

Comme la fée ainsi chantait,
elle embrassait le cavalier
et sur les lèvres le baisait.

Le cœur de Toman exulte de joie,
il lâche bride, tombe du cheval
sous les rochers, au fond du val.

Le soleil s'est levé au-dessus de la montagne.
Le cheval rentre dans la cour,
tristement il piaffe, il hennit,
annonçant la mauvaise nouvelle.
La sœur court à la fenêtre
et lève les bras au ciel :
« O mon frère, cher petit frère,
où as-tu donc perdu la vie ? »

(Echo des chansons tchèques.)

KAREL HYNEK MÁCHA

(1810-1836)

Au milieu de l'idylle patriotique de la poésie tchèque renaissante, le jeune auteur du poème *Mai* apparaît comme un étranger. Ce jeune étudiant en droit, issu d'une famille d'ouvriers, mort prématurément, est le premier génie poétique de la Renaissance tchèque. Bien que subissant l'influence de Byron, Mácha (pron. Mác'ha) a montré une hardiesse d'idées, une ardeur de passion et une maîtrise de forme inconnues jusqu'alors dans la poésie tchèque. Il s'attaqua aux plus inquiétants problèmes métaphysiques et il sut dire son désespoir, son horreur du néant et le désir inassouvi de son amour avec une intensité surprenante. Incompris par ses contemporains, il fut salué comme un grand précurseur par les générations futures. Il a vécu trop peu pour pouvoir donner sa pleine mesure; néanmoins, ses poésies lyriques, ses essais de roman (*Les Tziganes*) et de nouvelle (*Mariette*) ainsi que des fragments inachevés témoignent de son génie. Au point de vue de langue, *Mai* est une merveille de douceur musicale.

MONOLOGUE DU CONDAMNÉ (*Fragmení*)

« Quelle longue nuit, quelle longue nuit,
Une nuit plus longue m'attend...
Va-t'en, pensée ! » Et l'effroi
Triomphe de la pensée.
Silence profond. La goutte qui tombe
Par son bruit, de nouveau, mesure le temps.

« Une nuit plus sombre !... Ici, au sein de la nuit,
le clair de lune, le scintillement des étoiles
se glisse, là-bas, rien que l'ombre déserte.
Aucune lueur, aucune, aucune.

La nuit noire seule y demeure.
 Tout est uni là-bas, point de division.
 Tout est sans fin, point de moments,
 La nuit ne finit pas, le jour ne se lève pas,
 Le temps ne passe point.
 Là-bas, aucun but, aucun, aucun,
 Sans fin toujours, toujours sans fin,
 L'éternité me regarde.
 Là-bas, rien que le vide, au-dessus de moi,
 autour de moi, au-dessous de moi,
 il n'y a que le vide.
 Silence sans fin, aucune voix,
 Espace sans fin, et nuit, et temps...
 C'est le rêve mortifiant l'esprit,
 C'est ce qui s'appelle « rien » !
 Et avant que le jour prochain se termine,
 Je serai introduit dans ce vide néant... »

(Mai.)

L'âge de mon enfance,
 La fureur des temps l'a emporté au loin.
 Son ombre est lointaine, telle une ombre défunte,
 Telle l'image des villes blanches surmergées au sein
 des eaux,
 Telle la dernière pensée des trépassés,
 Tel leur nom, tel le bruit des batailles antiques,
 Telle l'aurore boréale, sa lumière éteinte,
 Le ton d'une harpe brisée, le son d'une corde cassée,
 Les fastes d'un siècle évanoui, la lueur d'une étoile morte,
 La course d'un feu follet éteint, la voix d'une cloche fondue,
 Le chant d'un cygne mort, le paradis perdu de l'humanité,
 voilà mon enfance.

Mais le temps présent
 De mon adolescence est ce qu'est ce poème, mai,
 Comme un soir de mai au sein des rochers déserts,
 rire léger au visage, peine profonde au cœur.

Vois-tu le pèlerin qui par le vaste pré
Se hâte vers son but, avant que le soleil ne meure?
Ton regard ne le reverra plus
Dès qu'il aura disparu derrière ce rocher à l'horizon.
Jamais, oh jamais ! C'est ma vie à venir.
Qui consolera jamais un tel cœur ?
L'amour est sans fin ! Mon amour est déçu !
C'est l'heure tardive, le premier mai,
Un soir de mai, le temps d'aimer.
A l'amour invite le chant de la tourterelle :
Hynek, Guillaume !! Jarmila !!!

(Mci.)

SONNET

Voici Mai ! Homme aux douleurs profondes,
Pourquoi ton visage est-il encore si pâle ?
Va-t'en dans la nature ! Les rayons dorés du soleil
Rendront les roses à tes joues et le calme à ton front !

Je sors sous le soleil. Sur les prés fleuris
Vers le couchant sa lueur resplendit
Et mon pâle visage rougit dans ses rayons
Comme s'il était orné de roses nouvelles.

M'affaissant dans la poussière, je tends mes bras vers le soleil.
Le bruit des pins, le chant du rossignol
Portent vers lui les pleurs de mon désir.

Il me semble déjà que mes tourments vont finir,
Le soleil se couche. Tout se voile de ténèbres grises
et mon visage est livide comme toujours.

(Poèmes.)

si je levais mon marteau,
si j'ouvrais mes yeux étincelants
sous le soleil de Dieu?

LE MAÎTRE D'ÉCOLE HALFAR

Le maître d'école Halfar était un bon, joli garçon
de caractère calme,
mais il avait un bien vilain défaut :
à Těšín il parlait tchèque

jusque devant l'inspecteur du district.
Et lorsqu'un maître d'école se laisse ainsi aller...
Il est, vois-tu, dans le catéchisme, des péchés
qui ne seront jamais pardonnés.

Les ans s'écoulaient, les cheveux s'éclaircissent
comme les feuilles à l'approche de l'automne.
Halfar demeure toujours suppléant.
Point de place pour Halfar.

Une musique sautillante résonne dans le cabaret :
La promesse d'Halfar vient d'engager sa foi dans la chapelle :
Pourquoi attendrait-elle
des ans et des années?

Viennent ces messieurs, l'autorité :
L'école sera polonaise.
Le bourgmestre reste indolent,
mais le rebelle Halfar enseigne
comme le lui ordonne la loi de Dieu.

L'instituteur, sans un sourire, sans une pensée
erre, silencieux, par les sentiers.
Il est seul à table, la nuit, au cabaret,
il regarde à terre, il s'applique à boire.

Tandis que l'Angélus tinte au village,
dans la tiédeur du soir,
une jeune fille se précipite dans le crépuscule de la chambre :
« L'instituteur est pendu au pommier ! »

On l'a enterré dans le coin du cimetière,
sans larmes, sans prières,
comme il est d'usage pour les âmes pécheresses.
Et c'est ainsi qu'Halfar a obtenu une place.

LA FÊTE DE PALACKÝ

J'ai vu une grande fête nationale.
(Mon pays est sombre, désert, silencieux.)
J'ai vu la métropole des villes tchèques.
J'ai vu un homme à la chaîne d'or
devant lequel les bannières s'inclinaient.
(Devant le juif de Polska et devant le garde forestier
le bourgmestre de mon village s'inclinait
demandant du pain et des fagots pour les enfants des mineurs.)
J'ai vu des drapeaux agités par le vent,
j'ai vu la ville pavoisée, ornée de verdure et de velours,
j'ai entendu des cris de joie, par milliers, retentir vers le ciel.
(Qu'est-ce que c'est? J'entends les sanglots des orphelins
quand, soudain, l'eau noie les puits,
quand, dans le cabaret juif, une bagarre sanglante éclate.)
J'ai vu des vierges dans le cortège
(il n'y a pas de vierges chez nous — dans le village
il y a le juif et le forestier — et de quoi donc vivre?)
Au milieu de cet enthousiasme, je me tenais, sans mot dire...
Au milieu de cette beauté, devant mes yeux passa
mon silencieux village des montagnes des Bezkydes
où j'ai vécu jadis, où j'ai grandi...
J'ai vu comme ils nous étranglent près de Těšín,
les juifs et les comtes, descendants d'illustres familles
et Son Altesse le duc de l'Empire.

Devant mes yeux mon village passait
 où, depuis des années, les Tchèques ont cessé de vivre,
 où l'école est germanisée et l'église polonisée.
 Voilà pourquoi je me taisais à cette fête,
 Tchèque issu du dernier village au pied des Bezkydes
 où l'on a tué, où l'on a étranglé ma nation,
 — les juifs, les comtes, descendants d'illustres familles
 et Son Altesse le duc de l'Empire.
 Chantez, soyez gais, jubilez !
 Le grand homme a vécu, il vous a réveillés
 Et là-bas, au nord, au pied des Bezkydes
 mon village tchèque a cessé de vivre !

MARYČKA MAGDÓNOVA

Le vieux Magdón revenait d'Ostrava :
 il s'arrêta, le soir, à l'auberge de Bartov
 et, le crâne fendu, tomba dans le fossé.
 Maryčka Magdónova pleura.
 Un wagonnet chargé de charbon se renversa sur le rail ;
 la veuve de Magdón y expira, écrasée.
 Cinq orphelins sanglotaient à Staré Hamry :
 Qui prendra soin d'eux, qui leur donnera du pain ?
 Seras-tu pour eux un père, seras-tu pour eux une mère ?
 Celui qui a des mines, crois-tu qu'il ait, comme toi,
 un cœur, Maryčka Magdónova ?

Les forêts du marquis Géro s'étendent à l'infini.
 Quand les pères ont été tués dans ses mines,
 les orphelins peuvent-ils prendre une brassée de bois,
 qu'en penses-tu, Maryčka Magdónova ?
 Maryčka, il gèle et il n'y a pas de quoi manger...
 Le montagne, la montagne, c'est tout plein de bois...
 Le bourgmestre Hochfelder t'a vu en ramasser,
 doit-il se taire, Maryčka Magdónova ?
 Quel est ce fiancé que tu as choisi ?

Baïonnette au fusil, chapeau orné de plumes,
front rude, il t'emmène à Frydek...

Iras-tu avec lui, Maryčka Magdónova ?

Est-ce l'attitude d'une fiancée? La tête penchée,
le tablier pressé sur tes yeux, tes larmes coulent,
amères et brûlantes, sur tes joues...

Qu'as-tu donc, Maryčka Magdónova ?

Les gros bourgeois, les dames de Frydek
vont, méchamment, se moquer de toi,
le juif Hochfelder t'apercevra de son vestibule.

Qu'en dis-tu, Maryčka Magdónova?

Dans la chaumière glacée, là-bas, les oisillons sont restés,
qui prendra soin d'eux, qui leur donnera à manger?

Le maître ne se soucie pas des misérables.

Quelle voix a retenti dans ton cœur,
pendant que tu cheminais, Maryčka Magdónova?

Le long du chemin, Maryčka, les rochers sont à pic,
et, en bas, l'Ostravice, écumante, sauvage,
bouillonne et court vers Frydek.

L'entends-tu, comprends-tu son langage,
fillette des montagnes?

Un saut à gauche, tout est fini, fini.

Tes cheveux noirs se sont accrochés au rocher
tes mains blanches se sont teintes de sang.

Adieu, Maryčka Magdónova !

Dans le cimetière de Staré Hamry, sans croix ni fleurs,
des tombes se blottissent près du mur :

là reposent des suicidés, des gens sans foi.

Là repose Maryčka Magdónova.

HIDEUX FANTÔME

Fi donc ! Quel hideux fantôme !

Voilà ce que diront les édiles de la ville d'or.

Voilà ce que dira l'éminent chef de la nation.

Les dames patriotes secoueront leurs petites têtes
 Et Rothschild et Gutmann et le Comte Šonovský, Wilczek (1)
 Et le Sérénissime Sire, le marquis Géro (2)
 Diront la même chose, lorsqu'ils m'auront vu me lever
 De la masse de soixante-dix mille. Que de coups de fouet!

Tels les hauts-fourneaux de Vitkovice mes yeux flam-
 boyaient,

Un manteau sanglant pendait à mes épaules.

Sur l'une, je portais l'école allemande;

Sur l'autre, je portais l'église polonaise.

Dans ma lourde droite je serrais un marteau

(un bloc de houille m'avait enlevé ma main gauche,
 la flamme m'avait brûlé un œil).

Et dans mon cœur, la malédiction et la haine des soixante-
 dix mille.

Dieu sait si je suis hideux !

Au loin, je répands une odeur de cadavre,

Sur mes bras, sur mes jambes ma chair est fendue

— tu connais les forges de Baška? Mon œil flamboyait,

Un manteau sanglant pend à mes épaules,

Ma droite porte un marteau de mineur

— un bloc de houille m'avait enlevé ma main gauche,

La flamme m'avait brûlé un œil.

Cent assassins du Côté Bleu (3) se cramponnent à mon dos
 (Comme des rats furieux ils mordent ma nuque)

Cent juifs polonais se cramponnent à mes reins.

Riez donc, mon Dieu, riez donc ! Oui, c'est bien moi,

(1) Propriétaires des mines et des forges d'Ostrava.

(2) Géro était un baron allemand du moyen âge qui a vaincu et exterminé les Slaves de la Poméranie. Par son nom le poète désigne l'archiduc Frédéric de Habsbourg.

(3) Côté Bleu — la Prusse.

Moi, Pierre Bezruč, Bezruč de Těšín,
Barde d'un peuple asservi.
Que fait la jeunesse de la Vltava d'une chauve-souris captive?
Comment les Romains ont-ils élevé Spartacus?
Ainsi, je me tiendrai debout — depuis longtemps mon peuple
a péri —
Cent ans, je me tiendrai debout, droit contre le ciel,
Je toucherai l'azur de ma nuque massacrée,
Moi, Pierre Bezruč, Ahasvérus de la conscience des Tchèques,
Fantôme hideux et barde d'un peuple disparu.

(Chants de Silésie.)

MOI

Moi, prophète de ce peuple des Bezkydes,
ce n'est point Dieu qui m'a envoyé.
Car lui, il ne prend soin que du pays
où les blés d'or courent vers l'horizon,
où la violette embaume, le myosotis fleurit,
où le cymbalon et le violon sonnent pour la danse,
où il y a de vastes villes, des châteaux somptueux,
de riches cathédrales, des bateaux sur le fleuve,
où l'on a confiance dans le ciel, où l'on a joie et plaisir !

Celui que Dieu a damné au fond de l'abîme de soufre,
celui dont la prière n'a jamais franchi les lèvres dures,
s'assit sur un rocher, révolté éternel.

D'un œil noir comme la nuit, il regarde
vers les Bezkydes silencieuses, vers la Lysá Hora.
L'oppression séculaire sous laquelle
la nuque du mineur s'est courbée comme une branche,
le poing brutal des intrus qui, de la bouche des enfants
arrachent cette langue qui s'éteint,
les vestiges de la trahison, des mains jointes pour supplier

imprimés dans les yeux au cours de cent années,
émurent le démon.

Il frappa le bloc de granit :

un prophète hideux sauta du rocher
issu de l'esclavage, d'un sang prompt à trahir.

Il sanglota vers la lune, jura vers le soleil,

il brandit vers l'azur son poing menaçant ;

que là-bas, à Těšín, les esclaves des mines

s'agenouillent devant eux comme devant des dieux,

il les abattit dans la poussière

dans sa colère, dans sa révolte,

— seule dot que le Démon lui a donnée pour la vie. —

Celui qui sortit du roc — c'est moi.

II

Lorsque sous les rayons droits du soleil d'août

les blocs de granit respirent, incandescents,

que la Morávka torrentueuse se dessèche dans son lit,

que les mineurs lèvent leurs bras sous la terre,

que les forgerons martellent le fer rouge,

qu'à Krásná, à Pražma, dans l'embrasement du soleil

leurs femmes sont ployées sur un lopin de terre :

Moi, qui suis issu de ce peuple silencieux,

moi, que la servitude a vu dans le berceau,

que la corvée a pris par ses menottes d'enfant,

moi, fils mal tourné des mineurs, des forgerons,

je me suis enfui d'Ostrava, de Vitkovice, de Baška,

de Frydlant, d'Orlová, de Dombrová, de Lazy :

j'ai jeté dans la mine ma pioche, mon marteau,

j'ai laissé au champ ma mère et ma sœur,

j'ai arraché du clou le violon du grand-père,

et j'ai joué.

Peut-être, jadis, des sons joyeux

en sortaient-ils, jeunesse, amour.

Je ne sais plus. Il y a longtemps

Trois cordes se cassèrent.

Je chassai de l'église le prêtre étranger,
je frappai au visage le maître de l'école étrangère,
la nuit, je mis feu à la forêt qu'on m'a volée,
j'ai tué dans le champ le lièvre du seigneur,
on m'a traîné à Těšín, Dieu a égaré mon esprit.
Je jouais, au pied de la Lysá, pour les merles et les écureuils,
et pour les moineaux, sous le sorbier rouge de baies.
D'un village à l'autre, je marchais dans la chaleur,
dans la chaleur, dans le froid, sous la pluie et sous la neige.
J'ai joué le long des haies, j'ai joué sous les fenêtres,
mon violon n'a qu'une seule corde,
la lourde respiration des soixante-dix mille
qui s'éteignaient au pied de Lysá, près de Bohumín,
qui s'éteignaient dans les forêts de sapin qu'on leur a arrachées,
qui s'éteignaient lentement dans les Bezkydes volées,
qui se sont éteints à Šumbark et à Lutynia,
à Datynia et à Dětmarovice,
qui se sont éteints à Poremba et s'éteignent à Dombrová.
Arrachez les tentes et éteignez les feux !
Les soixante-dix mille ont battu en retraite ;
sur l'Olza, jadis, nous avons bivouaqué ;
nous voici refoulés loin, au delà de Lucyna ;
nous passerons en Moravie, sur l'autre rive de l'Ostravice,
peuple qui se tait, race qui s'éteint.

Devant eux danse, tel David devant l'arche,
tel un serpent à sonnette, détraqué, au son de la flûte,
le rhapsode ridicule de ces soixante-dix mille,
le Don Quichotte des Bezkydes : sa lance est en genévrier,
sa cuirasse est en mousse, son casque en pomme de pin ;
un bolet de Lysa lui sert de bouclier :
il veut parer le coup fatal du sort,
le coup de l'épée noire du chevalier à l'armure dorée :
Moi, Pierre Bezruč, Bezruč de Těšín,
musicien ambulant et violoneux fou,

révolté dément et chantre saoul,
 chouette sinistre sur le clocher de Těšín,
 je joue et je chante, pendant que les marteaux résonnent
 de Vitkovice, de Frydlant, de Lipiny.
 Des richards passent, d'une religion qui m'est étrangère,
 (O, Pierre Bezruč, comme tu les aimes !)
 des hommes aux titres nobles et glorieux,
 magnifiques comme des dieux et fiers comme des étoiles,
 (O, Pierre Bezruč, qui a donc tué ton village ?)
 des dames passent en soie, en satin,
 des hommes passent, sérieux et puissants,
 puissants sur le Danube, dans la grande ville d'or,
 des poètes passent sur les rives de la Vltava
 qui aiment les femmes comme Paris l'a ordonné,
 la corde désespérée frémit sous mon archet,
 la lourde respiration des soixante-dix mille,
 je chante pour les pierres, je joue pour les rochers,
 je joue et je chante : — me donnerez-vous un sou ?

III

Je suis le premier barde de ce peuple de Těšín,
 le premier barde des Bezkydes qui ait parlé.
 Ils suivent la charrue étrangère, ils passent, esclaves des
 mines,
 de l'eau et du lait coulent de leurs veines.
 Chacun d'entre eux a un Dieu dans le ciel,
 un autre, plus grand, sur la terre.
 A celui d'en haut il paye la redevance à l'église,
 à l'autre il donne son sang et des impôts.

Celui d'en haut donnera du pain pour vivre...
 Il a bien donné de l'eau au poisson et des fleurs au papillon.
 A toi qui as grandi dans les montagnes des Bezkydes,
 il t'a donné ce monde au pied de la Lysa.
 Il t'a donné ces monts, il t'a donné ces forêts,

les parfums que le vent apporte des forêts.
Mais l'autre t'a pris tout d'un seul coup.
Va te plaindre, va pleurer à celui qui est à l'église.
Mon petit des Bezkydes, tu respectes Dieu et l'autorité.
Cela portera de bons fruits.
Des anges gardiens te chassent de tes forêts,
et tu leur fais encore des courbettes !
« Espèce de voleur ! Est-ce à toi, ce bois ?
A genoux ! Lèche la poussière de la terre !
Hors de la forêt seigneuriale ! En avant pour Frydek ! (1)
Qu'en dis-tu, Toi, là-haut ! »
Et ta hideuse langue offense le Seigneur,
offense ses anges gardiens.
Rejette-la, ton sort sera meilleur,
ton fils s'en rendra compte.

Cela se passe ainsi. Dieu le veut. La nuit tombe sur mon peuple,
nous périrons avant l'aube.
Cette nuit-là, j'ai prié le Démon de la Vengeance,
moi, le premier barde des Bezkydes, et le dernier.

(Chants de Silésie.)

QUI PRENDRA MA PLACE ?

J'ai si peu de sang, et encore en coule-t-il
de ma bouche.
Quand l'herbe
aura poussé sur ma tombe,
qui prendra ma place
qui lèvera mon bouclier ?
La nuit sortait de mes yeux, la flamme de mes narines,

(1) Chef-lieu d'arrondissement, siège du Tribunal.

enveloppé de la fumée des hauts-fourneaux, de Vitkovice,
j'étais debout,
que le soleil brillât, que le soir tombât,
le sourcil froncé, je fixais ces assassins,
ces richards juifs, ces comtes de szlachta (1),
moi, mineur hideux, sorti du puits.
Bien que sur le front de l'un d'eux un diadème brillât,
chacun d'eux sentait mon regard fixe,
mon poing serré, ma révolte,
la colère du mineur des montagnes des Bezkydes.
J'ai si peu de sang et encore coule-t-il
de ma bouche.
Quand l'herbe
aura poussé sur ma tombe
qui prendra la place où je montais la garde ?
qui lèvera mon bouclier ?

(Chants de Silésie.)



(1) Szlachta : noblesse, aristocratie.

JIŘÍ KARÁSEK

(Né en 1871)

Un des chefs du mouvement symboliste et décadent en Bohême. En une forme impeccable, il chante la mort, la dissolution, la tristesse, la mélancolie et la beauté chimérique de perverses voluptés exotiques. Les recueils de vers : *Dialogues avec la mort, Sodome, Endymion, L'Île des exilés* le placent parmi les plus parfaits musiciens du vers tchèque. La même note de rêverie malade se retrouve dans ses romans dont quelques-uns rappellent le mysticisme catholique de Huysmans par leur évocation de l'atmosphère mystérieuse de Prague (*Les amours absurdes, L'âme gothique, Le Roman d'Alfred Macmillen, Le Scarabée*). Karásek s'est montré un critique très fin, d'un impressionnisme subtil et pénétrant (*Impressionnistes et ironistes, Aspirations à la Renaissance de l'Art, Campagnes chimériques, L'Art comme critique de la vie*) et dans ses drames : *Apolonius de Tyane, Cesare Borgia* et *Rodolphe II*.

Depuis quelques années, M Karásek s'est consacré presque exclusivement à la galerie de tableaux qu'il a rassemblée, dont il a fait cadeau à la Société de gymnastes tchèques *Sokol* et qui porte son nom.

RÊVE

Était-ce hier? Était-ce il y a cent ans ?

Je ne sais plus, mais j'étais très las, très faible,
Et mes pas étaient ceux d'un somnambule.

Je marchais dans des rues sombres
Et vides et désertes où le vent gémissait...
Gémissait tristement...

Au clocher, l'horloge sonnait... Il me semblait
Que c'était une voix qui m'appelait sous la voûte de l'église,

Salut, Soldat ! Et quel que soit le sort futur,
ce combat gigantesque ne pourra s'effacer
De notre mémoire, ce combat que l'Esprit par vous
Mena contre la matière.

Salut, Soldat ! La force brutale espère
Détruire demain ce qu'elle étranglait hier,
Mais nous, plein de foi en son triomphe éternel,
Nous saluons l'Esprit !

(La neuvième vague.)

* * *

Et vogue, la galère ! Où que je te conduise,
j'ai résisté à cette goutte de poison
qui jadis est restée dans mon cœur.
Ce fut une dure lutte, une douleur à mort ;
ulcéré par le passé, blessé par le présent,
mon amour grandissait.

Et vogue, ma galère ! Tu n'es plus à moi seul.
Les douleurs ne sont plus les miennes, les combats non plus.
Ni cette réconciliation.
Et vogue, ma galère ! Et non pas pour mon salut,
mais pour le salut de tous !
Que la tempête se lève, que l'ouragan sévisse,
en avant, à travers ce tourbillon !

Et vogue, ma galère ! Que le but soit au loin !
Et si mon navire se perd dans la folle tempête,
périssons avec un dévouement tranquille.
Périssons réconciliés, périssons le front calme,
car, si je ne puis être le Sauveur,
je veux être le Crucifié.

(Fragment du finale du livre : Ou bien...)

Traduit par Hans Jelinek

VIKTOR DYK

163

J'ai été triste ; je ne veux plus l'être.
Quand l'heure est grande, le temps n'est plus à la tristesse.
Vous croyez aux ténèbres ? Moi, je crois à la lumière du soleil.
Venez à moi, ô vous qui êtes attristés.

J'ai été amer. Mais un sot, lui aussi,
sait être amer : avoir raison, c'est peu.
Quand l'heure est grande, il ne suffit pas de juger.
Venez à moi, vous tous qui tremblez de peur.

J'ai été fier : mais je ne veux plus
être fier de rien : ni de la joie ni de la peine.
Oui, frère, relève-toi, remets-toi :
Quel que tu sois, ne crois pas en ta petitesse.

(La Fenêtre.)

LA TERRE PARLE

Je te fus une mère rude.
Je te faisais manger un pain dur.
Je ne dorlotais pas le bébé,
Je blessais l'homme.
Lorsque, pour la première fois, tu ouvris tes yeux ébahis,
un triste horizon s'étendait devant toi.
Je parlais d'un coup dont on m'a, jadis, frappé,
et que le temps ne m'a pas fait pardonner.

Une ombre lourde tombait sur nous deux.
Je fus une dure mère, toi, un fils dur.
Tu n'as pas levé ton bras pour me défendre,
Tu n'as pas pensé à moi avec amour.
Quand le vent grondait, quand le froid craquait
tu n'entendais pas ma voix.
Et cependant, je parlais, voyant ta peine,
Ta misère qui te poursuit éternellement.
Alors, ma bouche silencieuse a dit :
Prends ce qui t'appartient.

Je porte un lourd fardeau,
Est-ce la joie ou l'horreur qui vient ?
M'entends-tu aujourd'hui ?
Mère, je prie mon fils.
Défends-moi. Protège-moi. Ecoute ta mère.
Défends-moi. Protège-moi : Que les maisons brûlent,
qu'on piétine les champs, qu'on les détruise !
Demain, une semence nouvelle poindra.
Je te préparais ton partage, mon enfant.
Ton partage est préparé.
Protège-moi. Défends-moi. Tout dépend de toi :
Le navire peut sombrer, ou arriver à bon port.

Ne néglige pas mes paroles. Prends garde.
Ne vends pas ton partage pour un plat de lentilles.
Si tu m'abandonnes je ne périrai pas.
Mais sais-tu combien il surgira d'ombres ?
Combien de fois tes fils serreront les poings ?
Combien de fois tes fils te maudiront ?

Je ne périrai pas, je suis éternelle,
mais je vivrai dans un étonnement pénible :
Comment as-tu pu oublier ton partage ?
Comment as-tu pu oublier ? Comment as-tu pu trahir ?
Comment peut-on, à bon escient, commettre une lâcheté ?
Libre à toi de te trahir toi-même. Mais trahir ta descendance ?
Tant que tu respirais, comment as-tu pu te rendre ?
De quoi avais-tu peur ?
Qu'est-ce donc que la mort ?
La mort, cela veut dire, venir à moi.
Ta mère, la terre
ouvre ses bras : la pourrais-tu mépriser ?
Viens, tu verras combien le sein de la terre est doux
pour celui qui a fait ce qu'elle attend.
Moi ta mère, je te supplie : défends-moi, mon fils.

En avant, et fût-ce dur jusqu'à la mort :
Si tu m'abandonnes, je ne périrai pas.
Si tu m'abandonnes, tu périras.

(La Fenêtre.)

LA MAISON DE L'ÉGALITÉ

Là tous sont égaux; le fleuve et le cloaque
Sont égaux, puisque tous deux c'est de l'eau.
Toutes choses sont égales : l'indifférence et le désir,
Ce qui lasse et ce qui grise.

Là tous sont égaux : La plaine et la montagne
Sont égales. La faiblesse est autant que l'activité ;
Un génie ne vaut pas mieux qu'un lourdaud ;
L'imbécillité ne vaut pas moins que l'esprit.

Nous sommes terriblement égaux. C'est là le malheur.
Un Cléon contrebalance un Aristide,
Et même, aux jours de folie, les plus malheureux sont les
sages.

Terriblement égaux, une vaine angoisse
Dans les yeux et une vaine résistance dans l'âme,
Nous contemplons l'horizon avec défiance.

(Maisons.)